

core qu'elle ne l'enrichit ; qu'il n'avance peut-être pas beaucoup, mais qu'il apprend à marcher ; si l'on ajoute que cette gymnastique devant être pratiquée en commun, il faut chercher le genre d'exercice qui convient le plus à la généralité des esprits ; que l'étude d'une langue ou de plusieurs langues, par le travail facilement accompli qu'elle impose à de jeunes mémoires, par cette séduction des analogies qui sourit à de jeunes intelligences, par cette logique instinctive qu'elle développe dans des esprits peu faits encore aux habitudes du raisonnement, est, pour le plus grand nombre, une gymnastique plus appropriée qu'aucune autre ; que parmi les langues étrangères et sans en exclure aucune (car toutes sont susceptibles d'un enseignement grammatical, et philosophique et littéraire), le grec et le latin s'offrent à nous, le grec à cause de ce caractère éminent de langue littéraire et philosophique que nul idiome ne possède au même degré, le latin à cause de ses nombreuses affinités avec notre langue, avec notre vie, avec notre droit, avec notre civilisation toute entière et surtout avec notre religion : si l'on se dit tout cela, on trouvera, il me semble, que les études classiques sont par cela seul suffisamment justifiées.

Seulement, dira-t-on, pourquoi ne pas faire un double bien, s'il est possible de le faire ? Pourquoi ne pas multiplier, s'il est possible de les multiplier, les notions scientifiques et littéraires que l'esprit gardera ? Je le veux bien ! on ne fait surtout qu'apprendre à travailler ; mais enfin si l'apprenti, tout en se formant au travail, peut arriver déjà à gagner quelques sous, pourquoi ne les gagnerait-il pas ? Avant la fin de l'éducation, un moment ne peut-il venir où l'étude des langues se fera toujours pour s'exercer sans doute, mais aussi pour les savoir ? où la philosophie

des idiomes pourra être entrevue ? où le latin, le grec, toute autre langue, pourra être étudiée pour elle-même, étudiée philosophiquement et littérairement ? où l'on s'assurera pour son âge mur quelques-unes de ces richesses intellectuelles et littéraires qui bien souvent ne font guère que couler entre nos doigts ? où l'on deviendra homme intelligent et capable, mais en même temps, ce qui ne nuit en rien, un peu plus helléniste, un peu plus latiniste, un peu plus littérateur qu'on ne l'était jusque-là ?

Cela n'est certes pas impossible, et c'est ce qui arrive en bien des pays étrangers. En Angleterre et en Allemagne, on peut avoir trente ans, quarante ans, être officier, fonctionnaire public, commerçant, bourgeois, membre du parlement, sans avoir oublié son latin, voire même son grec. Ce fait est assez connu ; et il me revient en mémoire un trait du poète anglais Coleridge, génie bizarre, mais non sans valeur, qui, s'étant enthousiasmé des batailles de l'*Iliade*, dans son ardeur belliqueuse, s'était fait soldat du 6e des dragons de Sa Majesté britannique. Or, comme, en cette qualité, il était de garde à la porte d'un théâtre, il vit passer deux officiers de son régiment qui, en sortant du spectacle, se disputaient sur un vers grec que l'un croyait être d'Eschyle, l'autre d'Euripide.—« Non, dit le factionnaire aux deux officiers étonnés, s'il plaît à Votre Honneur, ce vers est de Sophocle, à la première antistrophe du second chœur d'*Œdipe roi*. » Les soldats qui citent Eschyle ou Sophocle sont rares en tous pays ; mais en France, une pareille science est rare même chez les officiers.

D'où vient cette différence entre les pays étrangers et le nôtre ? N'est-ce pas (je soumets cette pensée au savant prélat qui me fournit l'occasion de la produire) parce que,